4e ANNÉE, N° 186. — VENDREDI, 14 SEPTEMBRE 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, à Galata.

Dans les Villes de Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Mme veuve Camoin et Cie.

A Londres, chez Mbl. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 3, St Anne's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... 100 par an, 8 schelat
Provinces et Etrangers ..... 6 mois, 4
Etrangers ..... 3 mois, 5

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent de 1er et du 1

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Septembre.

Il y a quelque temps, nous faisions un triste mais véridique tableau du passé de la Turquie. Nous disions, en nous résumant: « La Turquie était, il y a cinquante ans dans une situation analogue à celle de l'Europe au moyen-âge : sous le point de vue moral, fanatisme religieux ; sous le point de vue matériel, désorganisation du pouvoir, vénalité dans les charges et monopole de tous les produits. Nous voyons un pouvoir aveugle et tyrannique sans force et sans contrôle, toujours disputé par mille intrigues et souvent payé de sang ; des gouvernemens soumis de nom, libres de fait, achetant leurs pachaliks et les revendant pièce par pièce à des agens subalternes, véritables loups-cerviers arrachant au peuple sa dernière obole ; le peuple pressuré de tous côtés, n'osant pas cultiver ses champs, pour ne pas voir augmenter ses impôts, et pour comble de maux, obligé pour la vente de ses produits, de subir la loi de l'arbitraire et du monopole.

» La Turquie de nos jours ressemble-t-elle à ce triste tableau ?

» Poser la question, ajoutions-nous, c'est la résoudre. »

Et en effet, qu'est devenu ce fanatisme religieux qui, plus qu'aucune autre cause, provoqua dans l'Europe, contre la Turquie, des répulsions qui ne sont pas encore entièrement effacées dans quelques esprits retardataires ou difficiles à convaincre. En Turquie, cependant, on reconnaît moins qu'ailleurs les traces de l'intolérance religieuse qui fut, comme nous l'avons déjà dit, l'élément le plus puissant dont elle eut, — c'est son excuse, — un jour à disposer contre ses ennemis extérieurs.

Autres temps, autres besoins. Aujourd'hui l'intolérance religieuse ne saurait donner de la force à aucune société, à aucun gouvernement, et de là ce respect pour tous les cultes qui s'est manifesté dans tant de solennelles occasions, et qu'on ne rencontre peut-être nulle part au même degré qu'en Turquie. Sans doute on pourra nous citer quelques cas d'intolérance ; mais quel est le pays où ils soient plus sévèrement blâmés et plus promptement réprimés que dans toute l'étendue des états du Sultan ? Sous ce point de vue, il y a donc eu plus que progrès en Turquie; on y a même réalisé une conquête dans la voie de la civilisation.

Avec la disparition de l'intolérance religieuse, les mœurs se sont adoucies, les peuples, quelle que fût leur religion, se sont rapprochés, et il est résulté de ce rapprochement un concours de circonstances qui ont amené les plus heureux résultats.

Une des plus grandes plaies de la Turquie était sans contredit l'insubordination des agens du gouvernement. Nous avons fait connaître les nombreux et à jamais regrettables inconvéniens qui en dérivaient. Aujourd'hui, grâce au système de centralisation adopté et sagement suivi par d'habiles gouvernans, plus-de lutte entre le souverain et son délégué, la volonté du premier prévaut sans cesse et ne s'attache qu'à punir les agens coupables, et à récompenser ceux qui ont bien mérité du pays. Aussi l'amélioration du sort des peuples de l'empire est-elle sensible, et en vain quelques feuilles qu'on ne croit pas, Dieu merci, sur parole, prennent-elles à tâche de nier un des faits le plus hautement manifestes de notre temps. Les actes officiels et encourageans du gouvernement, les registres de la douane sont là, pour prouver les progrès immenses de l'agriculture et de l'industrie de ce pays; et rien au monde de plus éloquent que les chiffres. Dans le court espace de quelques années, la somme de l'exportation des produits de la Turquie a doublé; et à quoi doit-on attribuer ce progrès, si ce n'est aux garanties, aux encouragemens et aux secours que le gouvernement accorde à l'agriculture et à l'industrie qui en étaient entièrement privées dans le passé?—Tels sont les moyens employés par les agens actuels du gouvernement, tel est leur secret pour obtenir, au sein des populations diverses de l'empire, cette paix, cette tranquillité si dignes d'être signalées à l'admiration de l'Europe, et qui semblent tant inquiéter les ennemis de la Turquie, quand même !

Nous ne nous arrêterons pas à signaler les mille autres bienfaits dont les populations de la Turquie moderne sont redevables au régime suivi par le glorieux Sultan Mahmoud et son digne successeur : nous serions obligés de nous répéter. Nous ne bornerons à dire que les faits accomplis, les progrès obtenus depuis vingt ans dans l'Empire, ne permettent plus qu'on établisse de comparaison entre des époques totalement différentes l'une de l'autre. La Turquie de nos jours ne ressemble à la Turquie d'autrefois pas plus que la France de la République ne ressemble à la France de Charles IX.

Par suite des négociations qui ont lieu, depuis quelques jours, entre le gouvernement ottoman et les cabinets de Vienne et de St-Pétersbourg, relativement à la question des réfugiés politiques, un conseil général composé des ministres et des hauts dignitaires s'est réuni à la Porte mardi dernier.

Le lendemain, A'ali pacha, ministre des affaires étrangères, s'est rendu à la maison de campagne du Grand-Vézir, à Balta-Liman, pour travailler avec ce grand dignitaire.

Dans la même journée, les premiers drogmans des légations d'Autriche et de Russie ont été invités à se rendre à Balta Liman.

On nous écrit de Bucharest, 7 septembre, que la presque totalité du corps expéditionnaire russe commandé par le général Lüders, quittait la Transylvanie pour aller reprendre ses cantonnemens en Valachie. Le général Lüders était attendu le 10 à Bucharest. De ce corps, il ne doit rester en Transylvanie que cinq mille hommes sous le commandement du général Hasford.

Nous lisons ce qui suit dans une autre lettre de la même date, qui nous est également écrite de Bucharest :

« Le commerce de la Valachie languit dans le calme le plus plat. La récolte en blé est décidément perdue ; on avait espoir dans celle du maïs, mais elle a aussi manqué par suite de la sécheresse.

« Le déficit du trésor de la principauté est de quinze millions de piastres, c'est-à-dire d'une année entière des revenus ordinaires. Le budget des frais extraordinaires est plus fort que le budget normal. Si la province n'est pas immédiatement soulagée du fardeau qui pèse sur elle, il faudra qu'elle succombe sous les charges sans nom et sans nombre qui sont la suite de l'occupation. »

Par ordonnance impériale du 11 de ce mois :

Osman pacha est nommé caimacam de la province de Kars.

Par le courrier de Vienne arrivé ce matin, nous avons reçu des nouvelles d'Europe d'un jour plus fraîches que celles qui précèdent, mais qui n'offrent aucun intérêt saillant.

Rien de nouveau de l'Italie, si ce n'est à Rome le décret de réorganisation de l'armée pontificale et l'entrée en fonctions de monsignor Savelli, ministre de l'intérieur et de la police.

Les nouvelles de Belgrade vont jusqu'au 7 septembre. On y savait que ce jour même la forteresse de Peterwardein devait être remise aux troupes autrichiennes.

NOUVELLES DIVERSES.

Aujourd'hui vendredi, S. M. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Top-Hane, pour y assister à la prière de midi.

— Lundi dernier, le Sultan débarqua à l'échelle de Zeitoun-Bournou, et de là se rendit à cheval au Tekié des Mevlanehi près de la Porte de Silivri, pour assister aux exercices religieux des Derviches. Après les prières, S. M. remonta à cheval et se dirigea vers la grille de la fabrique de Zeitoun-Bournou; là Elle mit pied à terre, et s'entretenant avec Mehémet-Ali pacha, ministre de la guerre, et Khalil pacha, directeur de cette fabrique, qui l'accompagnaient, Elle traversa la cour de l'établissement, remarqua avec un vif intérêt les travaux achevés, et en témoigna sa haute satisfaction à Khalil pacha.

— Les troupes des camps de Zeitoun-Bournou et de Sultan-Stefano se préparent à la grande revue que S. M. le Sultan doit passer, dit-on, lundi prochain; elles font tous les jours de nombreux exercices, dans lesquels elles déploient une habileté et une instruction dignes des meilleures troupes de l'Europe. Depuis qu'elles campent, elles jouissent d'une très bonne santé.

— Après la revue dont nous venons de parler, on pense que S. M. le Sultan fera, à bord de la frégate à vapeur de l'état le *Medjidié*, une excursion dans les îles de l'Archipel.

— Dimanche dernier, Mehémet pacha, ministre de la police, avait trouvé tout d'un coup atteint d'une indisposition dont les suites dans ce pays de devenir graves. Mais grâces à la promptitude des soins qui lui ont été donnés par son médecin, cette indisposition n'a pas fait les progrès que l'on craignait, et M. le ministre se trouve aujourd'hui dans un tres bon état de santé.

— Il s'est glissé quelques erreurs dans la rédaction de la nouvelle que nous avons donnée, feuille du 4 septembre, de l'arrivée à Constantinople de MM. Dabney Carr et Porter. Nous la rectifions en ces termes :

M. Dabney S. Carr, ministre résident des Etats-Unis, et M. G. A. Porter, consul de cette nation à Constantinople, sont arrivés en cette capitale le 8 septembre.

— M. Manaki, qui a rempli à Constantinople, pendant quelque temps, les fonctions de chancelier de la légation hellénique, doit prendre passage à bord du bateau à vapeur anglais le *Tékmaque* pour se rendre au Pirée et de là à Athènes.

— M. Scheffer, dont nous avons annoncé la nomination aux fonctions de troisième drogman de la légation de la République française, est arrivé à Constantinople par l'avant-dernier paquebot-poste.

— Le bateau à vapeur ottoman *Ferik Hadid*, dont la machine avait besoin de quelques modifications, pour fonctionner plus facilement, ne tardera pas à recommencer ses voyages hebdomadaires entre Constantinople et Smyrne : ces changemens qui se font à la fabrique impériale de Zeitoun-Bournou, sont sur le point d'être terminés.

— Un bâtiment sardo est arrivé ces jours derniers à Constantinople, ayant à bord 55 réfugiés politiques. N'ayant pas été autorisés à débarquer, ils sont repartis pour Syra.

— Au nombre des passagers du bateau à vapeur français le *Télémaque*, qui est arrivé à Constantinople avant-hier, se trouvaient 18 réfugiés polonais, dont 17 étaient porteurs de passeports français.

— Les journaux et les correspondances de Corfou, en date du 1er de ce mois, annoncent l'arrivée dans cette île de 37 exilés de Venise, parmi lesquels on cite les noms de Manin, Tomasseo, Garibaldi, Pepe et autres.

— On nous écrit d'Alexandrie que les fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion de la circoncision des enfans du gouverneur-général de l'Egypte, ont été ajournées par suite de la mort de Mehémet-Ali pacha. Cette solennité ne sera fêtée que dans le courant de ce mois.

— On nous écrit également d'Egypte que les fils de l'empereur du Maroc, se rendant en pèlerinage à la Mecque, sont arrivés à Alexandrie à bord d'un bateau à vapeur anglais parti de Tanger. Ces princes ont été reçus par les autorités locales avec tous les honneurs dus à leur rang.

— M. d'Anastasy s'étant rendu d'Alexandrie au Caire où se trouvait Abbas pacha, S. A. lui remis la décoration de Nichan-Iftihar que la S. Porte lui a accordée.

— Mardi dernier, la corvette de guerre russe *Andromaque*, est arrivée à Constantinople, venant du Pirée.

— Les principaux négocians de Galata et d'autres maisons de Péra, ont reçu la visite de MM. Crawford et Bryan qui voyagent dans l'Orient, pour le compte de la nouvelle établissement d'instruction qu'ils dirigent à Malte. Les prospectus traduits en différentes langues et distribués par eux, permettent de connaître le double but religieux et scientifique de l'école et du collége placés sous le patronage d'un comité, résidant à Londres, et dont lord Ashley est le président. Nous savons gré à ces MM. de ce nouveau genre de courtage qui montre tout le prix qu'on doit attacher à l'instruction et qui verse compris dans un pays où chaque jour aussi elle progresse et se perfectionne.

— Constantinople possède, en ce moment, un habile professeur de langue italienne et de Belles Lettres, M. Palazzini de Bergame.

Nous le recommandons au public de cette capitale auprès duquel il se recommande d'ailleurs si bien lui-même par ses manières pleines de distinction et ses connaissances littéraires aussi étendues que variées.

— La Compagnie équestre dirigée par M. Jean Guillaume, continue toujours, par la variété de ses représentations, ses succès qu'encouragent les amateurs du noble art de l'équitation. Dans le nombre de ces soirées on

---

FEUILLETON.

LA PEINE DU TALION.

— Marie, ma bonne cousine, ne croirez-vous donc pas à la violence de mon amour? Quelle preuve en voulez-vous? Parlez. Dussiez-vous m'ordonner de marcher à la mort, j'y marcherais heureux et vous bénissant encore.

— Taisez-vous, Alfred, reprit Marie d'une voix émue; vous oubliez que je ne suis pas libre, que je suis déjà coupable en vous écoutant, et que mon mari....

— Votre mari! Depuis deux ans que vous êtes unie à lui, quel bonheur vous a-t-il donné? Avez-vous cru me cacher vos larmes, votre douleur? Vous l'aimiez, et il est resté indifférent, il vous a négligée, il a profité de votre ignorance du monde pour se faire une large liberté. Au lieu de combattre votre amour de la solitude, peut-être poussé à l'excès, il s'en est fait un auxiliaire, il a flatté vos goûts, il vous a acheté cette riche propriété à Saint-Mandé, où vous restez seule les trois quarts de l'année, tandis que, prétextant les affaires de sa maison de banque, il demeure à Paris et joint de tous ces plaisirs qui ne vous tentent point parce que vous ne les avez pas connus. Il a compté sur votre douceur; il a compris qu'alors même qu'il vous tiendrait un vague désir d'essayer d'une autre vie, vous n'oseriez lui dire : Maintenant, j'aime ce que j'avais repoussé, je hais la solitude que j'avais chérie.

— C'est vrai, dit Marie avec abattement.

— Mais vous, ma cousine, moi, votre ami le plus sincère, moi, qui donnerais mille fois ma vie pour vous, j'ai vu votre pâleur, j'ai vu la tristesse que vous cachiez à votre mari, lorsqu'il daigne se souvenir qu'il y a ici une femme jeune et belle, peut-être lâchement trahie, qui porte son nom et vit à vingt ans sans amour, sans bonheur. Moi, honteux pour lui, malheureux pour vous, je sans venu vous offrir les consolations d'un frère.

— Oui, et peu à peu, rapprochant vos visites, vous êtes venu chaque jour. J'ai compris le danger, et je n'ai pas eu le courage de vous éloigner de moi. Il y a huit jours, vous m'avez avoué votre amour, et aussi faible que coupable, je ne vous ai pas défendu de me revoir. Ah! ne cherchez pas à m'accuser à mes yeux. Quels que soient les torts de mon mari, je n'ai pas le droit de déshonorer le nom qu'il m'a donné, je n'ai pas le droit de faire bon marché de son honneur, parce que je n'ai pas eu assez de charmes pour le retenir, assez de vertu pour sacrifier mes goûts et partager les siens. Ah! je ne m'abuse pas, Alfred, j'ai mérité son abandon, car je n'ai rien fait pour l'enchaîner à moi. Qu'aujourd'hui, du moins, à ces reproches que je m'adresse ne se joignent pas les remords d'une faute irréparable. Donnez-moi l'exemple du courage et de la vertu ; cessez de me voir. Vous m'oublierez bien facilement. Paris vous offre tant de satisfactions! Et moi, dans ma solitude, je prierai pour votre bonheur et pour celui de l'époux dont je n'ai pas su me faire aimer.

— Renoncer à vous, Marie! Ah! vous ne l'espérez pas. Cet amour n'est-il pas toute ma vie? sans vous, loin de vous, quel bonheur voulez-vous que j'attende? Ah! laissez moi plutôt à vos genoux mon ange, vous jurer une éternelle adoration. Oublions, moi le monde, vous un époux indigne de la moindre de ses larmes, pour connaître ce bonheur si parfait, la vie à deux, un amour immense, un dévouement qui ne s'éteindra même pas au bord de la tombe.

Alfred l'avait attirée vers lui et murmurait d'une voix passionnée et tremblante :

Dis moi que tu m'aimes.

Le cœur de la pauvre femme battait à se briser; c'en était fait d'elle peut être, lorsque des pas se firent entendre dans l'antichambre. Dans bond, Alfred fut à l'autre extrémité du salon, et Marie prit le piano. La porte s'ouvrit et un valet de chambre entra.

— Madame, dit-il, un homme à cheval vient d'apporter cette lettre, en recommandant que madame l'ait à l'instant même et le lise de suite.

— C'est bien! dit Marie au valet qui sortit.

Elle ne connaissait point l'écriture, mais sa main encore tremblante brisa vivement le cachet. Elle lut rapidement, et, à mesure qu'elle avançait dans cette lecture, tous ses traits exprimaient la plus vive émotion et une sorte de confusion douloureuse.

Alfred, qui l'observait avec inquiétude, se rapprocha comme pour lui demander la cause d'une agitation si étrange. Mais, lorsqu'il fut près d'elle, elle ferma la lettre mystérieuse; ses yeux se levèrent sur la pendule, et elle murmura :

— Déjà midi! N'importe, j'ai encore le temps.

Et elle sonna avec force.

— Qu'est-ce donc, Marie? demanda Alfred avec anxiété.

— Rien... rien, reprit-elle troublée et distraite; c'est une lettre qui m'oblige à partir pour Paris... aujourd'hui même...

— Jean, dites qu'on attele; dans une heure je veux être en voiture.

— Vous partez! dit Alfred très surpris et singulièrement déconcertant du dénouement de cette entrevue où il s'était cru si près du bonheur.

— Oui... oui... je pars... Mon Dieu! vous m'exposerez, Alfred; mais le temps de me préparer.... de donner quelques ordres...

— Je comprends, dit le jeune homme d'un ton un peu froid; je vous gêne et... je m'en vais. Mais au moins puis-je savoir si vous fera un long séjour à Paris.

— Mais... je ne sais... cela dépendra... dans tous les cas, ne revenez pas ici... que je ne vous fasse prévenir.

— Au nom du ciel! Marie, s'écria le beau cousin tout inquiet, que m'as-tu dit? Il avait opéré en vous, depuis quelques instants, un changement incompréhensible.

— Plus tard!... plus tard... vous saurez tout... dit Marie avec une sorte d'impatience chagrine; mais en ce moment, je vous en supplie, laissez-moi.

Alfred, blessé au vif, s'inclina sans répondre et sortit du salon.

Cinq minutes après, Marie, qui écoutait avec anxiété, entendit le galop de son cheval qui s'éloignait.

— Enfin! murmura-t-elle avec effort; puis, se laissant tomber à genoux, elle porta à ses lèvres la lettre qu'elle tenait encore et murmura : O mon Dieu! je vous remercie! cette lettre m'a sauvée; faites qu'elle soit aussi la cause de mon bonheur.

Elle se releva, alla s'asseoir sur un divan, et relut plus lentement la lettre qu'elle n'avait en quelque sorte que parcourue. Voici ce que contenait cette mystérieuse missive :

« Marie, tu n'as pu oublier entièrement Alice Dornang, une amie de pension qui te fut bien chère et que tu perdis de vue un peu avant ton mariage. Ce passé-là, je n'ai qu'un minute pour te le rappeler. A cette époque, je suivis mon père en Italie, où il me maria à un Français de ses amis, diplomate distingué, d'un esprit supérieur et d'un noble cœur. Un an après, j'étais de retour en France, triste, malheureuse, m'étant persuadée que j'étais une victime sacrifiée. Comme mon mari m'entourait de soins et d'amour, je voulus voir dans son âge — il avait trente six ans et moi dix-huit, — un motif de me plaindre et de jouer l'héroïne du roman. Que te dirai-je? Souvent seule, car M. de Bertigny, mon époux, était fréquemment envoyé en mission secrète près des cours étrangères et me laissait à Paris selon mon désir, ma tête s'exalta, je ne rêvai plus que révélation sympathique, amour immense, union des ames, et peu à peu, passant du rêve à la réalité, j'aimai où je crus aimer un jeune homme présenté chez moi par mon mari lui-même.

« Le *malheur* nous réunit; c'est-à-dire qu'il se plaignait, comme moi, d'avoir lié son sort à une femme incapable de le comprendre. Je pleurai avec lui, et, une fois sur cette pente, la chûte devait être rapide. Je lutte pourtant; mais hier Lui fut si éloquent, si passionné, que, tout épardue, je lui promis d'aller ce soir, voilée, femme adultère sans excuse, au rendez-vous qu'il me donnait chez lui.

« Ce matin, j'ai appris qu'il m'avait trompée, que sa femme était jeune et belle, que cette femme était un ange de vertu et de bonté, que c'était... pardon-me-moi, Marie, de te frapper d'un coup si cruel, que c'était toi, mon amie d'enfance, ma sœur presque...

« Cette révélation nous sauve tous les trois. Le bandeau tombe de mes yeux; j'étais folle, j'étais indigne... Je pars, je vais rejoindre l'époux que je dois, que je veux aimer, et les angoisses, les remords antérieurs que me causa un instant d'erreur, seront désormais ma sauvegarde.

« Toi, Marie, dont l'âme imprudente sécurise, presque exposé comme moi, qui te laisses tomber à genoux, elle porta à ses lèvres la lettre qu'elle tenait encore et murmura : O mon Dieu! je vous remercie! cette lettre m'a sauvée; faites qu'elle soit aussi la cause de mon bonheur.

Elle se releva, alla s'asseoir sur un divan, et relut plus lentement la lettre qu'elle n'avait en quelque sorte que parcourue. Voici ce que contenait cette mystérieuse missive :

« Marie, tu n'as pu oublier entièrement Alice Dornang, une amie de pension qui te fut bien chère et que tu perdis de vue un peu avant ton mariage. Ce passé-là, je n'ai qu'un minute pour te le rappeler. A cette époque, je suivis mon père en Italie, où il me maria à un Français de ses amis, diplomate distingué, d'un esprit supérieur et d'un noble cœur. Un an après, j'étais de retour en France, triste, malheureuse, m'étant persuadée que j'étais une victime sacrifiée. Comme mon mari m'entourait de soins et d'amour, je voulus voir dans son âge — il avait trente six ans et moi dix-huit, — un motif de me plaindre et de jouer l'héroïne du roman. Que te dirai-je? Souvent seule, car M. de Bertigny, mon époux, était fréquemment envoyé en mission secrète près des cours étrangères et me laissait à Paris selon mon désir, ma tête s'exalta, je ne rêvai plus que révélation sympathique, amour immense, union des ames, et peu à peu, passant du rêve à la réalité, j'aimai où je crus aimer un jeune homme présenté chez moi par mon mari lui-même.

« Le *malheur* nous réunit; c'est-à-dire qu'il se plaignait, comme moi, d'avoir lié son sort à une femme incapable de le comprendre. Je pleurai avec lui, et, une fois sur cette pente, la chûte devait être rapide. Je lutte pourtant; mais hier Lui fut si éloquent, si passionné, que, tout épardue, je lui promis d'aller ce soir, voilée, femme adultère sans excuse, au rendez-vous qu'il me donnait chez lui.

« Ce matin, j'ai appris qu'il m'avait trompée, que sa femme était jeune et belle, que cette femme était un ange de vertu et de bonté, que c'était... pardon-me-moi, Marie, de te frapper d'un coup si cruel, que c'était toi, mon amie d'enfance, ma sœur presque...

« Cette révélation nous sauve tous les trois. Le bandeau tombe de mes yeux; j'étais folle, j'étais indigne... Je pars, je vais rejoindre l'époux que je dois, que je veux aimer, et les angoisses, les remords antérieurs que me causa un instant d'erreur, seront désormais ma sauvegarde.

« Toi, Marie, dont l'âme imprudente sécurise, presque exposé comme moi, qui te laisses tomber à genoux, elle porta à ses lèvres la lettre qu'elle tenait encore et murmura : O mon Dieu! je vous remercie! cette lettre m'a sauvée; faites qu'elle soit aussi la cause de mon bonheur.

« Adieu; pardonne-moi mes torts involontaires, et prépare mon bonheur comme je vais poser pour le tien.

» ALICE DE BERTIGNY. »

Durant quelques instans, Marie demeura pensive, et une larme brûlante glissa lentement sur ses joues, c'est qu'en effet, la jeune femme, surprise un moment par l'image que lui inspirait Alfred, trompée par la douleur où la laissaient l'indifférence et l'abandon de son mari, avait été peut-être sur le point de faillir. La lettre de son ancienne amie éclaira son âme d'une lueur si vive et si douloureuse, qu'elle en fut un moment brisée. Elle lui avait dit la vérité et sans pitié sur son état, sur le malheur et le danger qui la menaçait; mais aussi ne lui permettait-elle pas de tout réparer? Marie l'espère. En un instant Alfred fut loin de sa pensée comme il l'avait toujours été de son cœur. En un instant elle envisagea la situation. Deux routes étaient ouvertes devant elle. En réduisant sa première impression, elle devait partir de suite pour Paris, arriver devant son mari, pâle et les traits altérés, lui montrer la lettre d'Alice, lui reprocher son inconstance et pleurer... s'éveillait ses yeux!.. L'autre était de n'arriver qu'à l'heure du rendez-vous, de subir la honte d'une injure à laquelle elle se attendue, et de se faire si séduisante, si fine, si coquette, que la maîtresse fût oubliée.

Marie essuya ses larmes, passa chez elle, sonna sa femme de chambre, et pendant deux heures déploya toute sa science pour composer une parure, du d'œuvre d'élégance merveilleusement cachée sous une apparence de simplicité et d'oubli de toute prétention à dérouter le plus habile observateur. Tout semblait posé négligemment, sans apprêt, au hasard, et pas une épingle n'avait été placée sans une mûre réflexion, pas un ruban qui n'eût été vingt fois essayé et vingt fois rejeté, pas une boucle de cheveux qu'on n'eût mille fois dérangée.

Derville, son mari, pouvait avoir trente ans, et il était difficile de réunir plus d'élégance et de véritable distinction. Ce n'était pas l'homme de finance, épais et gonflé, comme on nous représente les Turcarets d'autrefois ; mais c'était l'homme d'esprit de goût, non servant d'une fortune considérable que pour rehausser les brillantes qualités qu'illustrait de la nature.

Huit heures allaient sonner. Derville était définitivement ému; il attendait la plus jolie femme de Paris : une femme du monde, de son monde à lui, une femme jeune, riche et belle, pare dans le passé, et que ses habitudes, ses adulations lui livraient. Était-il réellement épris? Il l'ignorait, en vérité; mais pour sa vanité, quel triomphe!

A huit heures, une voiture s'arrêta à la porte de son hôtel; il écouta avec une anxiété pleine de charme. Enfin, il entendit des pas dans le salon qui précédait son boudoir. La porte s'ouvrit, une femme voilée s'arrêta sur le seuil. Derville accourut au devant d'elle, prit son bras en ravi. Il prit sa main; par un mouvement plein de grâce, la belle dame rejeta son voile en arrière, et, malgré lui, Derville recula de deux pas en murmurant :

— Grand Dieu!... ma femme!

— Oui, mon ami, reprit Marie avec un charmant sourire et un sens parfaitement remarquer la stupéfaction de son mari; c'est une surprise qu'il